

Oswiecim, la conscience éclairée



- Récit autobiographique -

Cyril SUQUET © Avril 2009

Oswiecim, la conscience éclairée



Avant-propos de l'auteur

1989, année mémorable tant elle marqua un tournant dans la géopolitique européenne et même mondiale, avec la chute du mur de Berlin, le printemps de velours à Pékin, et la fin de la guerre froide que se livraient les deux blocs depuis un demi-siècle. Mikhaïl Gorbatchev en fut l'un des principaux acteurs, et l'histoire, la grande, semble l'avoir un peu oublié, il sera vraisemblablement reconnu comme tel à titre posthume comme souvent le sont bien souvent les illustres personnages au Panthéon des grands hommes ; il sera vu comme l'un des symboles de la paix de cette fin du XXème siècle avec la mise en place de la Perestroïka.

1989-2009, vingt ans après, je désire témoigner d'une expérience vécue. En effet, étudiant en relations internationales à la fin des années 1980, le monde qui m'entoure me passionne et m'interpelle sans cesse. C'est une époque charnière et passionnante que nous vivons alors, j'en suis bien conscient, la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989 est un évènement majeur que je ne peux absolument pas laisser passer. C'est ainsi que l'été suivant au mois d'août 1990, je sillonne l'un des pays symbolique de ladite Europe de l'Est, la Pologne de Lech Walesa et de Solidarnosc, contrée sinistrée par quarante années de communisme à pas forcé. Cette rencontre avec les Polonais du Nord et du Sud, de la frontière Russe, m'emmènera aussi de l'ouest jusqu'à Berlin par train de nuit.

Oswiecim est le nom de la ville d'Auschwitz en Polonais. Le récit "Oswiecim, la conscience éclairée" est le témoignage d'une journée particulière passée au triste célèbre camp de concentration d'Auschwitz Birkenau au sud de la Pologne, à deux pas de la magnifique cité royale de Cracovie.

A cette période, la politique française est fortement marquée par la montée en puissance du parti politique d'extrême droite, le Front National. Le FN est à son apogée sous la présidence Mitterrandienne, sous la houlette de son représentant charismatique Jean-Marie Le Pen ; les ouvrages et les actes de révisionnisme se multiplient partout dans les villes et les cités de France.

J'ai voulu constater et acter de mes propres yeux ce que l'homme avait dû subir sur le sol européen un demi siècle plus tôt comme l'une des plus grandes tragédies de l'Histoire dite moderne.

Le théâtre de ce que j'ai vu aurait pu être dans une quelconque partie de cette Europe centrale alors annexée par l'Allemagne nazie, tant les camps de concentration de masse liés à la "solution finale" ont été nombreux, que ce soit à Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau, Mauthausen, Ravensbrück ou encore Treblinka pour ne citer que les plus importants et connus du grand public.

Pour comprendre ce qu'a été la Shoah, j'ai choisi le plus terrible d'entre eux dans la mémoire collective, le camp d'Auschwitz Birkenau en Pologne.

Dans un premier temps, j'avais imaginé un titre différent "Auschwitz, mon Amour" mais je ne l'ai pas retenu, de peur qu'il soit mal interprété.
Pourquoi cette idée de titre ?

« Mon amour », en hommage à tous les morts victimes de la barbarie inhumaine car Auschwitz est à mon sens, à la fois un terrible sanctuaire de la mort et de cruauté, mais aussi à contrario, un lieu de respect, de mémoire et d'espérance.

Espoir que plus jamais, un tel drame ne se réalise, même si à la fin de ce siècle non loin de là en ex-Yougoslavie ou encore plus récemment en Afrique, de tels meurtres et horreurs ont été de nouveau perpétrés malgré les leçons de l'Histoire, l'ONU et les conventions internationales.

Le devoir de mémoire est en cela essentiel, nécessaire et primordial afin que les générations futures sachent et se souviennent. Comprendre est vital car l'engrenage de petits événements peut conduire à de grandes catastrophes.

Le mémorial de la Shoah qui se situe rue Geoffroy-L'Asnier dans le quatorzième arrondissement de Paris, et le musée de Yad Vashem en Israël, - pour ne citer que ces deux là -, jouent en cela un rôle exemplaire de pédagogie et de mémoire pour l'Humanité.

Pourquoi finalement ce récit ? Quels sont sa valeur et son apport ?

Il a uniquement pour ambition la force du témoignage, et aussi parce qu'un événement inattendu et fort en symbole s'y est déroulé.

C'est avec des mots simples et sans aucun détour dans l'émotion vécue que je vous délivre ici ce récit d'une certaine journée du 6 août 1990.

Cyril Suquet, le 26 avril 2009

* * * * *

Oswiecim, la conscience éclairée

A toutes les victimes de la barbarie humaine

6 août 1990.

Je me réveille en sursaut, le tic-tac du réveil de la pièce dans laquelle je me trouve annonce 6h30 du matin. La lumière du jour commence déjà à percer dans la banlieue de Cracovie, je trouve qu'il est encore bien tôt.

Les rayons matinaux du soleil me gênent, je me sens comme dans un léger brouillard, mal à l'aise.

Je prends conscience que cette journée sera fortement chargée en émotions.

Je me retourne dans le lit, tentant de retrouver le sommeil, en vain. Les minutes s'égrènent, je ferme les yeux, mais rien à y faire, des images reviennent sans cesse et défilent dans mon esprit : celles de la visite du jour, principale destination de ce séjour, dans mon esprit, dans cette partie nord de l'Europe de l'Est.

Je suis en effet en "voyage touristique" pour trois semaines dont l'essentiel se fait en territoire polonais, du sud au nord puis à l'ouest afin de parachever ce périple par Berlin.

Drôle de vacances, me dis-je, dans un semi sommeil, assez loin du cliché des stations balnéaires de la Méditerranée, mais l'année 1989 a été trop marquée par des cataclysmes géopolitiques pour ne pas aller voir dès maintenant ce qui se passe à l'Est de notre continent européen.

Grâce à ma marraine qui connaît bien le réseau "Solidarnosc" via sa paroisse du quinzième arrondissement de Paris, j'ai pu bénéficier de son carnet d'adresses d'amis dans les principales métropoles polonaises, de Cracovie à Gdansk en passant par la capitale au centre du pays, Varsovie.

Cracovie justement (Krakow), j'y suis depuis trois jours, merveilleuse cité royale avec son Château du Wawel qui fut à son apogée à la Renaissance, et toutes ces églises somptueuses dans le centre historique de la ville.

Autant les Polonais semblent blasés et les vitrines des magasins tristes et vides, autant les églises sont joyeuses, respirent la vie et témoignent d'une richesse passée, un peu trop ostentatoire à mon goût. Sans aucun doute, le centre de la vie polonaise est entre ces murs, les prêtres jouent un rôle politique majeur.

Le contraste est saisissant entre l'intérieur des églises et la réalité lugubre des Cracoviens qui s'entassent dans des HLM monstrueux et poussiéreux le long de grandes routes de banlieue à quatre voies.

Le réveil annonce 7h07, l'heure tourne bien lentement, je somnole et assiste impuissant au long défilé des secondes sur le petit écran du réveil de couleur orange, dans le plus pur style des années 70 !

Alors que le silence se fait de plus en plus pesant dans l'appartement de banlieue où je suis l'hôte, à quelques kilomètres de Cracovie, d'un couple de personnes âgées, professeurs d'université en chimie à la retraite, j'ai un double sentiment étrange de cette journée qui m'attend.

J'ai à la fois hâte de visiter ce haut lieu de l'horreur humaine, et peur justement à l'inverse, de ce que je vais y découvrir.

Est-ce que l'émotion sera trop forte, la vision de l'innommable trop insupportable, me demandé-je, dans un dernier long soupir avant de me lever.

Je ne sais pas trop finalement à quel défilé d'images m'attendre ; je me doute que cette journée restera gravée dans ma mémoire à jamais, j'en ai des frissons au point qu'un mal de tête fait son apparition, signe d'une tension palpable et d'une certaine nervosité latente.

Il est l'heure de se mettre en position verticale et de prendre un médicament car il me faudra toute ma tête, mon énergie et ma lucidité pour ne rien rater et ne pas oublier tout ce que mes yeux vont découvrir dans maintenant quelques heures.

Du bruit se fait entendre désormais dans la pièce voisine jouxtant la chambre dans laquelle je me trouve ; les odeurs qui entrent par dessous le pas de porte me font comprendre que le petit déjeuner est en phase finale de préparation.

Tant mieux !

Il est grand temps de se préparer et de prendre des forces. Mes yeux sont encore à moitié fermés quand je salue mes deux hôtes ; très vite, je comprends que ce matin, le petit déjeuner copieux fait de tomates, de jambon, de bacon, d'œufs, de toasts et de café, ne passera pas. Seul le café avec deux larmes de lait fera l'affaire, j'ai le ventre noué et la tête déjà ailleurs...

Je suis pressé quand je sors de l'immeuble à 8h30 pour prendre le bus qui de Krakow me rendra à Oswiecim (Auschwitz en polonais).

Arrivé au terminus en courant, je constate avec effroi qu'il est déjà trop tard, le bus ne m'a pas attendu.

Mon hôte, après maints échanges et d'étonnantes négociations, est d'accord pour m'accompagner sur place.

Je ne saisis pas trop sa réaction, je ne suis pas sur sa longueur d'ondes, je ne le connais que depuis peu, je comprendrais mieux le pourquoi de cette attitude plus tard dans la matinée.

Pour lui comme pour de nombreux Polonais qui ont connu la guerre, ce camp d'Auschwitz Birkenau comme bien d'autres sur le territoire polonais, est une véritable plaie ouverte dont les cicatrices mettront des générations à se refermer.

Je m'aperçois que pour certains Polonais que je rencontre, le sujet est tabou et la destination peu recommandable.

J'en suis surpris mais j'en conclus un peu trop hâtivement que nous n'avons pas la même histoire ni la même approche de ce lieu ; je saisirai plus tard mon erreur et ignorance sur le sujet.

Il est 9h quand je regarde ma montre dans la voiture, de marque russe Lada et de couleur rouge sombre, qui fait route en direction de la frontière allemande. La ville d'Oswiecim se situe à 70 kilomètres au sud ouest de Krakow, aux frontières du Reich et non loin de la ville slovaque d'Ostrava.

Je regarde mécaniquement par la fenêtre la pluie fine qui arrose des paysages verts et gris ; nous sommes au pays des Sudètes, la Pologne est également à l'image de la Belgique, un plat pays mais assurément moins gai que notre voisin nordiste.

Depuis que je suis ici, j'ai pu rapidement constater les ravages d'un communisme déperissant où les hommes et les femmes de ce pays n'ont plus d'espoir et pire, plus d'envies. Ils sont résignés et tristes, le constat est terrible et sans appel. Ces Polonais maussades que je croise chaque jour se comptent par légion. Néanmoins, lorsqu'ils rencontrent un Français ou un Européen de l'ouest, leurs visages s'éclaircissent, des petits rictus et des signes de politesse, de respect apparaissent timidement. Pour sûr, les Polonais sont d'une extrême gentillesse et d'une courtoisie rare.

L'ambiance se fait lourde et pesante dans la voiture. Un panneau indique sur la droite la direction de Katowice, un des hauts lieux de pèlerinage religieux de cette Pologne à la ferveur catholique si marquée.

Nous nous dirigeons vers Auschwitz et Birkenau, deux bourgs inconnus et sans histoire avant la guerre...

Ausch-witz - Bir-ke-nau !

Deux noms qui résonnent de manière tragique dans la mémoire collective; le camp de concentration d'abord installé sur la petite bourgade tranquille d'Auschwitz s'est ensuite étendu sur la localité de Birkenau; sont venus s'y associer des usines chimiques pour l'exploitation du camp....

Plus nous nous approchons de notre destination, plus je sens mon cœur battre fort, mon ventre se crispier davantage. De nouveau, des images défilent, des visages d'hommes et de femmes, des scènes de films de guerre comme "Nuit et brouillard" ou encore des documents d'archives tels que le "Procès de Nuremberg".

Je repars dans ma bulle et me demande comment je vais vivre la visite de ce lieu. Je m'y suis bien préparé, me suis documenté, ai regardé des films sur la dérive nazie. En réalité, j'attends de cette visite de nombreuses réponses à tant d'interrogations qui me perturbent depuis des années.

Comment l'homme peut-il arriver à tant de folies, de haines au point de renier l'humain et son prochain ?

Je ne comprends pas, je n'arrive absolument pas à intégrer cette dérive meurtrière et bestiale, même au nom de convictions politiques et encore moins raciales et religieuses.

Mon éducation catholique m'a inscrit dans un moule qui fait que je vais difficilement vivre et interpréter le spectacle que va subir mon regard. Cela étant, il est nécessaire que je passe par cette épreuve pour mieux cerner les limites de la psychologie humaine.

Je ne crois pas au fond qu'Auschwitz m'apportera toutes les clés, mais peut-être un début de réponse.

Aussi se faire soi-même sa propre opinion, voir et toucher de ses yeux une réalité aussi atroce, constitue un commencement de la thérapie de compréhension du délire des hommes. Cette folie est-elle ubuesque, kafkaïenne, ou bien tout simplement basement humaine ?

Moi qui vante tant le mérite d'être acteur de son destin comme l'un des leitmotiv qui conditionne la philosophie et la manière d'avancer dans sa vie et sa condition d'homme, j'en mesure ici la liberté et son prix.

Nous approchons du milieu de la matinée lorsque la voiture s'immobilise brusquement. Je n'ai rien vu des minutes qui ont précédé cet arrêt, tant je m'étais évadé dans mes songes.

Oui, nous y sommes, évidemment !

Je ne reconnais pas les lieux, mais des signes inquiétants me font comprendre que nous sommes arrivés au camp d'extermination d'Auschwitz Birkenau.

Nous nous situons sur un parking d'une pauvre banalité ; ces signes bizarres ne sont pas liés à l'environnement extérieur au contraire plutôt rassurant en cette période estivale, mais à l'atmosphère spéciale qui semble régner.

La pluie fine a laissé place au soleil qui apparaît discrètement par intermittence, derrière des nuages bas fuyant les lieux à grande vitesse.

Je regarde une dernière fois par la fenêtre, je n'ose pas descendre, je respire lentement, je sais que l'heure de vérité est sous mes yeux, j'ai décidément peur de ce qui va suivre.

Mes premiers pas résonnent sur le gravier d'Auschwitz, mes jambes sont lourdes, je n'ose avancer, je regarde autour de moi, où suis-je me demandé-je dans un sursaut de lucidité ?

La verdure environnante est trompeuse, les sapins et les fleurs qui bordent le parking me font davantage penser à une visite culturelle de musée ou de parc d'attraction que de lieu de mort. Cela étant, me dis-je, les cimetières sont également très fleuris. Mais Auschwitz n'est assurément pas un cimetière comme les autres : ceux qui ont péri n'ont pas choisi ce lieu de mort, on ne peut y reposer véritablement en paix.

Ils y ont souffert et ont été martyrisé, humilié, traité comme des animaux.

Non ! Décidément, c'est idiot mais j'ai du mal à accepter cette belle verdure et ces couleurs chaudes de l'été, comme si la mort qui rode encore ici devait être fatalement associée au noir et à la grisaille.

A cet instant, ma pensée est prise en défaut et réveillée subrepticement par une rafale de vent; une odeur mélangée de printemps et de macadam humide réveille complètement mes sens.

J'y suis, j'assume.

Il faut y aller, la tête haute, les yeux bien grands ouverts, la mémoire en alerte totale, cent pour cent concentré ici et maintenant, en ce lieu.

Mon hôte me fait alors signe qu'il veut me parler avant d'aller plus loin.

Il hésite, se racle la gorge, hésite de nouveau puis se lance.

Je suis silencieux, impassible.

Je ne me doute pas un instant de ce qu'il va m'annoncer et pour cause...

Dans un anglais approximatif mais que j'arrive toutefois à cerner, il m'explique que sa sœur aînée a été internée dans ce camp et qu'il y revient pour la première fois depuis de nombreuses années, quelque part un peu de manière forcée, par mon entremise.

Silence... pesant et terrifiant.

Que dire, que lui répondre ?!

Je suis gêné et sous le choc de ses propos, je me demande pourquoi ne m'avoir rien dit plus tôt ?!!

Peut-être trop difficile à expliquer et à partager, trop d'émotions...

Je comprends alors qu'il a aussi peur de revenir sur ces terres salies de Pologne,

mais qu'il en ressent tout comme moi ce besoin inconscient.
Sa venue à Auschwitz prend néanmoins un tout autre sens que la mienne.

Nous passons sous un porche, laissant place à un grand espace, je suis un peu perdu, je ne reconnais pas ce que les images d'archives nous ont abreuvés depuis des décennies.

Le soleil brille et m'éblouit, que fait-il ici, maintenant précisément ?

Nous sommes en plein jour au milieu de l'été, loin des températures sibériennes des nuits enneigées des hivers des années 40, cela doit jouer dans ce trompe l'oeil que je vis à cet instant.

Nous sommes à Auschwitz I et la visite concernera essentiellement le Block n°1.

Brusquement, j'élargis mon champ de vision, je porte mon regard sur la gauche, et là, à environ cent mètres devant moi, se dresse l'entrée du camp, avec au-dessus la célèbre inscription "Arbeit macht frei", autrement dit, le travail rend libre.

Funesterie !

... Et quel terrible mensonge cynique, me dis-je énervé, quant on connaît le triste sort des centaines de milliers de personnes qui sont passées sous cette entrée sans jamais en ressortir.

L'entrée du camp est interdite aux moins de 13 ans. Tout semble être en place, intact comme si le temps ne semblait ne pas avoir eu de prise sur les lieux.

Le camp d'Auschwitz est désormais un musée qui se visite, mais je ressens très vite que ce n'est pas un musée ordinaire, on ne le visite pas, on le vit intérieurement.

Je sais au plus profond de moi et j'attends cela inconsciemment, que la rencontre intérieure avec ce lieu va me bouleverser et faire définitivement basculer ma vision sur les hommes.

C'est un jour décisif dans ma courte vie d'homme, je vais fêter dans quelques jours mes 23 ans.

Cela fait à peine cinq minutes que je suis sur cette terre et déjà mon sang se glace !

Je reste droit et immobile, le regard fixé sur cette inscription ; c'est donc là

que sont passées entre 1939 et 1945 des centaines de milliers de personnes, arrivées de toute l'Europe, par train, via des centaines de convois, entassées comme des bêtes pendant des jours et des nuits.

J'imagine la neige, le brouillard dans la nuit percé par la fumée sortant de la cheminée de la locomotive qui entre dans le camp, passant sous le porche, puis le crissement des freins, l'ouverture des battants des wagons, les aboiements féroces des chiens et les hurlements des SS.

Le cauchemar peut commencer.

Je regarde sur ma droite, un grand bâtiment fait office de lieu d'accueil du musée d'Auschwitz avec à son entrée, - surprise -, une cafétéria, ancien quartier réservé des officiers SS.

C'est ici que débute ou s'achève la "visite", selon l'angle choisi de son parcours, par la projection dans un auditorium d'un film historique sur le camp. On me donne un plan sommaire du camp, une sorte de carte repère pour ne pas se perdre dans les dédales de l'horreur.

Le cri d'un polonais nous indique très clairement qu'il est temps d'aller voir la projection du film, d'une durée de plus de trente minutes, réalisé par les troupes soviétiques lors de la libération du camp en 1945.

C'est une nouvelle épreuve, cela va de soi, les images sont éloquentes de vérité et de cruauté.

Dans cette salle obscure, mon esprit est saturé d'images nauséabondes, de pensées noircies par ce passé insupportable.

J'en sors en revanche avec une certitude : ceux que l'on nomme "les révisionnistes", n'ont jamais franchi le seuil de ce bâtiment, n'ont pas visionné ce document historique. Ils se sont arrêtés aux pots de fleurs à l'entrée du parking ; dans l'hypothèse où ils auraient même pris la peine de se déplacer jusqu'ici ou dans un autre camp de la mort, avant de déblatérer leurs infamies, leurs arguments infondés et incohérents sur leurs concepts absurdes de révisionnisme.

Vouloir revisiter ainsi l'histoire après tous ces morts et ces crimes contre l'humanité, quelle audace, inconscience, insolence, quel manque de respect...

Quelles vision du monde et approche scientifique de l'histoire peut-on avoir

avec de telles théories ? ... Voilà un autre point qui reste confus et sans réponse. Je me surprends à m'en vouloir en m'interrogeant sur ces personnes : méritent-elles vraiment autant d'attention et de réflexions de ma part ?

Oui, certainement, déjà par respect pour les victimes, et puis par le fait qu'elles ont des réseaux d'influence et de propagation de fausses idées envers ceux qui ne savent pas.

Avec un léger rictus, je souris et me dis que les révisionnistes n'ont qu'à définitivement rester à l'entrée du camp avec les pots de fleurs, terrés dans leurs certitudes. Nous n'avons pas besoin d'eux pour le devoir de mémoire et le respect des disparus en ce lieu. Ils n'ont finalement qu'un seul et unique mérite, celui de refaire jaillir en surface, la réalité de ces dizaines de camps de concentration qui ont anéanti un continent, des frontières russes jusqu'au "Struthof" sur notre sol français, à Natzweiler en Alsace.

Je prends conscience que la Pologne en a eu pour son grade avec l'implantation de nombreux camps de la mort qui ont terni son image et sali sa terre à jamais; elle est le pays après l'Allemagne le plus marqué par la présence de ces camps et non des moindres : Auschwitz bien sûr mais aussi Belzek, Majdanek, Sobibor et Treblinka.

A la sortie de la rétrospective historique, je me demande s'il n'était pas « préférable » de mourir de suite sans connaître l'horreur et l'effroyable souffrance de ceux qui ont subi la barbarie, et pour certains survécu.

Survivre à cet enfer, est-ce réellement une chance, nouvelle interrogation qui m'empoisonne !?

Vouloir mourir sans tenter de résister et de survivre, vaste question sans réponse... la vie a un tel prix mais devant ce spectacle inhumain, que penser de la valeur de la vie en comparaison avec la souffrance et la torture du corps et de l'âme ?

Le film m'interpelle et me rappelle le prix de la liberté et du travail, l'enfer de Dante en quelque sorte, tellement les conditions de vie et d'hygiène au sein du camp étaient insoutenables ; les maladies et les virus foisonnaient tant et si bien que les détenus les plus fragiles tenaient en moyenne moins de deux semaines !

Les chiffres officiels divergent sur le nombre de détenus enregistrés et

décédés au camp d'Auschwitz de mai 1940 à janvier 1945; le nombre varie de 800 000 à 1 100 000 selon les sources, entre les personnes enregistrées et les non inscrits sur les registres d'actes de décès.

Selon une étude de l'historien du musée d'Auschwitz, Franciszek Piper, parue plus tard en 1991, le chiffre réel dépasserait le million d'individus dont plus de 90% concerneraient des juifs gazés; juifs hongrois (438 000) et juifs polonais (150 000) pour la grande majorité, dont ceux du ghetto de Varsovie dont toutes les images restent gravées dans nos mémoires. Ghetto dont il reste malheureusement si peu de traces à ce jour dans la capitale polonaise.

Mais aussi des juifs venus de France (69 000), des Pays-Bas (60 000), de Grèce (55 000) et la liste continue ainsi jusqu'à la Norvège (700); d'autres catégories d'êtres humains, considérés par les "Aryens" comme des « bouches inutiles, ou comme parasites malfaisants », furent voués dans le III^e Reich à l'extermination totale.

Parmi ces autres victimes passées par Auschwitz, il est à noter les prisonniers de guerre et les prisonniers politiques tels que les Russes (15 000) dont la haine des nazis envers le communisme était également d'une rare violence ; mais également les Tsiganes (majoritairement Hongrois et Russes), les homosexuels, les déserteurs, les évadés et ceux considérés comme meurtriers...

Au final, en moins de cinq ans, la machinerie du meurtre de masse d'Auschwitz aura fait un total de 800 000 victimes qui seraient ainsi décédées dans l'enceinte du camp de concentration. Il faut y ajouter ceux nommés "survivants" c'est à dire transférés vers d'autres camps ou au sein du Reich, ou encore ceux considérés comme "vivants" au moment de leur évacuation par les Russes lors de la libération du camp au début de l'année 1945.

A l'évocation de ces chiffres, j'ai le tournis.

Autant de morts sous mes pieds, c'est incroyable et inadmissible pour la conscience. La doctrine nazie prônée par Joseph Goebbels et reprise et théorisée par Adolf Hitler dans son livre de référence "Mein Kampf", est écrite pendant sa détention à la prison de Landsberg entre 1924 et 1925.

Détention consécutive au putsch dit de « la Brasserie » dans le cadre d'un coup d'état manqué, via une tentative de prise du pouvoir par la force dans la

soirée du 8 novembre 1923 en Bavière. Coup d'état raté par Adolf Hitler, alors dirigeant du parti NSDAP (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, Parti national-socialiste des travailleurs allemands), en compagnie de ceux qui allaient devenir plus tard ces principaux bras droits, à savoir Hermann Göring, Rudolf Hoess et Heinrich Himmler.

Je me remémore alors mes cours d'histoire au lycée, des classes de première et de terminale qui m'avaient passionné et conduit à de nombreuses lectures approfondies sur le sujet : le NSDAP, apparu en 1920 à Munich, a pour seul but de protéger le « sang aryen » des Juifs et des Francs-maçons. Il inspire l'usage de symboles comme la croix gammée, recrute des militants parmi les couches moyennes inférieures et prêche la lutte contre la finance internationale et « l'esclavage de l'intérêt ».

Lors du congrès de Weimar de juillet 1926, les votes du parti NSDAP sont remplacés par le « principe du Führer », une sorte de pseudo concentration masquée de tous les pouvoirs. On y inaugure le serment de fidélité par le toucher du drapeau et le salut fasciste.

Lors du Congrès de Nuremberg de 1927, le décorum nazi est désormais bien en place, Hitler qui y occupe une position centrale, voit le parti militarisé défiler au milieu d'un déploiement de drapeaux donnant une impression de force. Celui-ci exalte la foule et définit le concept de « communauté du peuple uni » (Volksgemeinschaft), sous la direction du chef.

Adolf Hitler cherche avant tout à provoquer une communion avec son auditoire. Les thèmes antisémites et anti-internationalistes sont toujours très présents. Au sein du parti, Gregor Strasser développe les associations socioprofessionnelles : étudiants, médecins, instituteurs, femmes...

En 1929, il existe une structure d'accueil pour chaque catégorie de citoyens. Cela permet au NSDAP de conquérir une partie du monde paysan et un grand nombre d'étudiants issus de la classe moyenne très antisémite.

Sorti de cette réflexion historique, je me rends bien compte que la doctrine nazie n'avait aucun fondement réel si ce n'est la pure et simple logique de la destruction de l'homme par d'autres hommes, si on peut les qualifier ainsi.

Le concept de "race aryenne" est une hérésie ; tous ceux qui étaient différents

et donc jugés non "conformes" étaient voués à la disparition. La liste avec le temps aurait pu ainsi s'agrandir à souhait à d'autres catégories de personnes pour assurer la pérennité de la dite race aryenne...

Dans *Mein Kampf*, Hitler écrit à ce titre : "le problème de la race aryenne sera envisagé le premier, à seule fin que les gens qui ont une valeur raciale soient déportés en Allemagne et que tous les gens inférieurs du point de vue de la race soient déportés en France".

Concernant les Tsiganes, Hitler écrivit ceci : "pour des raisons de santé publique, et en particulier, parce que les Tsiganes ont une hérédité notoirement chargée, que ce sont des criminels invétérés qui constituent des parasites au sein de notre peuple et qu'ils ne sauraient qu'y reproduire des dommages immenses, il convient en premier lieu de veiller à les empêcher de se reproduire et de les contraindre au travail forcé dans les camps de travail".

A la fin de *Mein Kampf*, le dictateur allemand précise sa pensée de manière la plus claire possible sur l'extermination des Juifs d'Europe : « Si l'on avait, au début et au cours de la guerre retenu une seule fois douze ou quinze mille de ces Hébreux corrupteurs sous les gaz empoisonnés que des centaines de milliers de nos meilleurs travailleurs allemands de toute origine et de toutes professions ont endurés sur le front, le sacrifice de millions d'hommes n'eût pas été vain.

Au contraire, si l'on s'était débarrassé à temps de ces quelque douze milles coquins, on aurait peut-être sauvé l'existence d'un million de bons et braves Allemands plein d'avenir ».

C'est ainsi que prend forme le terrible concept de "solution finale", la Shoah. Il sera mis en application dès l'invasion de la Pologne, à l'automne 1939.

Les anthropologues ont depuis réaffirmé à l'unanimité « qu'il n'existe pas de hiérarchie dans l'ordre mental ou moral entre les ethnies ou races humaines ». Ce constat sous forme de fondement fut d'ailleurs formulé en 1950 par une Commission internationale de savants, sous l'égide de l'UNESCO.

Au bout d'une heure, je ressors de ce bâtiment, fatigué et démoralisé par le défilement de ces images, j'en ai déjà assez vu et entendu mais le plus dur reste à venir, j'en suis bien conscient.

Je repasse devant la cafétéria, constatant que je n'ai toujours pas d'envie de me restaurer, décidément, je m'astreints à la privation, rien ne passe, pas d'envies non plus, si ce n'est celle de comprendre, cette curiosité intellectuelle qui est ma vraie nourriture du jour.

En ce 6 août 1990, j'avoue que j'ai encore beaucoup de mal à intégrer, assimiler, malgré la prise de connaissance de nombreux ouvrages, même spécialisés sur le nazisme et la Shoah, ce qu'a été la solution finale. A commencer par le livre *Mein Kampf* que j'ai lu. Ce document est une part d'histoire à lui tout seul et il fut l'occasion de nombreux échanges, parfois houleux, avec l'un de mes amis de confession juive, qui interpellait ma conscience sur la présence de ce texte dans ma bibliothèque, ce que je veux bien comprendre avec du recul.

De nouveau, une question à part entière qui avait le mérite d'ouvrir le débat sur le fait ou pas d'ignorer, de subir ou au contraire à mon sens, de savoir et de comprendre, afin d'analyser, d'expliquer l'Histoire et de transmettre et ainsi de mieux combattre à l'avenir.

Je ne porte néanmoins aucun jugement, chacun est libre de penser comme il l'entend sur la valeur symbolique et la portée de ce document, je crois plus que jamais qu'il est toujours utile et nécessaire de le lire.

Ce besoin de compréhension, de rationalité par rapport à la logique implacable des hommes, et en liaison avec le poids de mon éducation judéo-chrétienne, m'a submergé depuis l'adolescence et la lecture des premiers romans sur cette période de la seconde guerre mondiale ; puis, la diffusion des films et des documentaires sur la période n'ont fait qu'accentuer mon souhait d'étudier et d'analyser davantage ce qui aurait pu être à l'origine d'un tel fléau.

Aujourd'hui, incontestablement, ce passé me pèse et me hante, j'ai besoin de percer ce mystère intérieur, d'autant plus que certains de mes meilleurs amis sont des juifs pratiquants et que ce sujet reste un peu tabou entre nous ; il est déstabilisant et notre jeune âge ne nous a pas laissé le temps de le creuser et de le laisser à maturation.

J'en ai désormais l'occasion unique, c'est une chance qui va me faire grandir et évoluer, cela résonne comme une évidence.

La sortie de ce premier bâtiment visité se fait à petits pas, dans le recueillement et le silence oh combien respectueux.

Je suis de nouveau dans la cour qui fait face à l'entrée officielle du camp.

Cette vision me perturbe et provoque des sensations étranges, ma conscience fourmille de mille feux...

Je trouve de prime abord, les lieux correctement conservés, la lumière du soleil valorisant la teinte colorée des bâtiments, donnant même un certain charme à l'endroit, une douceur de vivre qui me gêne, je ne m'attendais pas à cela.

Je me dis de nouveau qu'il aurait peut-être été préférable de venir en plein hiver, comme dans mon imaginaire, sous la neige ou par moins vingt degrés, pour me sentir en conformité, d'égal à égal avec ceux qui ont souffert en ce lieu.

Je laisserai bien ce temps lumineux à ces touristes de révisionnistes, décidément, ils hantent aussi mon esprit...

Je n'arrive pas à les oublier eux non plus, je leur en veux, ils n'ont pas étudié les méandres de l'âme animale et bestiale des nazis et ils ont bien tort, ils se sont arrêtés à mi-chemin tout comme les pots de fleurs ici bas...

Le soleil perce encore un peu plus et la lumière rejaillit sur le gravier blanc, sur les bâtiments en brique rouge et dans le parc qui borde cette cour intérieure.

J'y suis.

Je fais face à la porte d'entrée.

L'inscription *Arbeit macht frei* en fer forgé noir légèrement rouillé par le temps, est au-dessus de moi.

Je la regarde fixement de longues secondes pour mieux la jauger, en cerner tous les sens.

Je ne peux m'empêcher de toucher l'ossature en bois de cette mythique porte de l'enfer. Et si l'abîme justement était derrière cette porte, en ce lieu, y survivrais-je ?

Cette interrogation semble déplacer en cet instant mais je me la pose, tant d'images d'horreurs et de clichés font du camp d'Auschwitz une annexe de l'enfer. C'est en homme libre que quarante ans plus tard, je foule ces terres souillées par trop de sang et fumées infamantes.

Après quelques instants d'hésitation, je décide de franchir le pas et d'entrer dans le camp Auschwitz I, block n°1 mais je m'arrête aussitôt à la vision des barbelés sur le côté.

Je ressens petit à petit de la haine monter en moi et une sorte d'anéantissement à la vue de ces fils de fer torsadés et piquants, qui pour le coup, semblent complètement rouillés et salis par le temps.

Je me demande combien d'hommes et de femmes sont décédés sur barbelés électrifiés, préférant une mort rapide, certes atroce mais honorable pour une liberté illusoire, plutôt que la déchéance humiliante et progressive imposée par les serviteurs de l'horreur.

J'avance dans les allées qui bordent les bâtiments qui s'annoncent en enfilade. Je regarde mon plan, je n'ai pas l'intention de me perdre, je sais intimement ce que je veux voir absolument, ne rien laisser passer : je dois aller jusqu'au bout de la démarche intellectuelle et spirituelle.

On se croirait dans une caserne militaire française construite par Sébastien Le Prestre de Vauban, l'architecte des fortifications et bâtiments militaires de Napoléon. Là aussi, je suis surpris par le décor floral, la verdure et le calme ambiant qui sont trompeurs.

Les blocks de béton ne semblent pas avoir pris trop de rides, même si des failles apparaissent deci delà, sur des murs lézardés, tâchés de la misère des hommes. Mais, à s'y méprendre, on ne devinerait pas les scènes qui se sont déroulées ici durant la seconde guerre mondiale.

C'est en pénétrant, sur ma gauche, dans le premier des bâtiments que l'ambiance change radicalement et que l'on est vite mis au fait.

Ce qui est exposé devant nos yeux, nous montre de facto la cruauté et l'infinie créativité des nazis pour les atrocités. Une marque de fabrique me direz-vous, estampillée « made in nazisme » ?

Des salles protégées par des vitres entièrement recouvertes par des montagnes de chaussures, des centaines, des dizaines de milliers.

C'est incalculable, inimaginable mais c'est bien réel, devant moi; puis dans les salles suivantes, même topo avec des cheveux, des paires de lunettes, des vêtements ... autant de visions concrètes qui me poignent en plein cœur ; la

vue d'objets d'enfants et de bébés sont terribles et ont un effet "coup de sang" direct pour tout visiteur ayant un minimum de sensibilité.

Je me trouve dans un groupe constitué de personnes de nationalités du monde entier, venus ici essayer de comprendre une partie de l'erreur humaine ; certains prennent des clichés pour la mémoire collective, d'autres écrivent des petits mots, beaucoup observent, écoutent religieusement, restent silencieux et

...

... Nous tous sommes abattus, Oswiecim est bien plus qu'une étape du guide touristique polonais, c'est un monument de l'histoire que nous revisitons et respectons au nom des victimes de l'holocauste.

Oui, je me dis finalement que le camp d'Auschwitz Birkenau doit être un musée pour l'humanité et pour la mémoire afin que les générations des décennies à venir n'oublient pas.

Se succèdent ensuite les baraquements où les détenus étaient entassés comme des sauvages; même les wagons à bestiaux présentent plus de confort.

Le manque de propreté et d'hygiène engendrait des tas de maladies telles que le typhus, la malaria et les poux y faisaient leurs choux gras.

Durant les hivers, les détenus « crevaient » de froid avec leurs habits rayés de fortune et nombreux sont ceux qui mourraient dehors lors des attentes kafkaïennes à l'occasion des interminables appels et contrôles opérés par les SS. Je prends parfois des photos, avec discrétion et respect des lieux, comme pour mieux immortaliser ces instants et montrer à mon retour en France, à ma famille, mes amis, mes futurs enfants, la réalité consternante d'un camp de concentration.

Puis dans la continuité des baraques dortoirs, de vraies fourmilières en fait, nous découvrons les latrines, les cuisines, on est loin de l'appartement témoin, à moins que ce soit celui de l'enfer, ça se pourrait bien...

Le chemin de croix du block n°1 se poursuit de baraque en baraque jusqu'aux salles de torture en sous-sol. Avant d'y arriver, le guide nous indique les salles qui les précèdent et qui ne sont guère mieux : le mini hôpital si l'on peut dire, une pseudo infirmerie où le comble de l'horreur s'y est déroulée des années

entières sous le scalpel odieux du médecin Josef Mengele.

Il arrive à Auschwitz en mai 1943 avec la fonction de médecin chef du camp. Il est surnommé "l'ange de la mort", je ne vois pas ce qu'il a d'angélique mais je cerne de suite, en revanche, le lien sordide avec la mort !

Son rôle consiste alors à participer aux sélections des déportés « valides au travail » à l'arrivée des convois.

Il y déploie une énergie constante et un zèle peu commun afin de remplir les chambres à gaz.

Il est surtout connu pour l'utilisation des déportés pour ses expériences médicales. Il fait mettre les jumeaux dans des blocks à part. Il les examine, les mesure puis les tue pour disséquer leurs cadavres.

Ces expériences n'ont pas de sens médical ni de valeur scientifique et ne débouchent sur rien.

Et pourtant, Josef Mengele, dans une sorte d'obsession maléfique et malade, et dans le délire de l'horreur ambiante, poursuit ces expériences au nez et à la barbe de tous. Il va encore plus loin même dans ses tests monstrueux, sans anesthésie ni précautions médicales bien évidemment. Il agit en toute impunité sur des êtres humains, vivants, qui n'ont rien demandé à personne, encore moins à ce terroriste de la médecine.

Il met toute sa créativité et son ingéniosité perverse au service de la machine du meurtre de masse et de la propagande nazie. Les visiteurs présents et moi-même sommes horrifiés et sans voix. Des sortes d'outils de médecine ou de torture, on ne sait plus trop faire la différence, errent encore dans les vitrines des meubles en bois décrépits.

L'ambiance qui règne dans cette pièce est étouffante, des odeurs venues d'outre-tombe rôdent et semblent avoir imprégné les lieux.

Parmi ces expériences les plus connues, le guide nous cite les tests de stérilisation sur des hommes et des femmes au moyen de rayons X, les expériences sur la malaria, sur les jumeaux, sur les phlegmons, par électrochocs sur des aliénés, à l'aide de brûlures, des examens de l'atrophie du foie ou encore des expériences avec de la mescaline pour obtenir des aveux.

L'objectif de Josef Mengele était de faciliter la reproduction des soi-disant

"êtres supérieurs" que seraient les aryens selon la propagande nazie. Il établit une sorte de catalogue des traits physiques et des anomalies rencontrées sur les détenus auscultés mais il n'est aucunement considéré comme un précurseur de la génétique.

L'ange de la mort quitte le camp de l'enfer dont il est l'un des dignes représentants, le 5 février 1945.

Ce que ne dit pas le guide sur Mengele mais que j'ai appris lors de mes recherches sur ce "personnage", c'est qu'après avoir disparu du camp, il est arrêté et détenu dans un camp de prisonniers tenus par les GI Américains, non loin de Nuremberg.

Mengele qui avait revêtu un uniforme de la Wehrmacht fut bientôt relâché et regagne sa ville natale de Günzburg en Bavière où sa famille l'accueille en héros valeureux !

Comme beaucoup de citoyens à l'Ouest et même au sein du Reich, l'existence des camps de la mort n'était pas connue de tous, sans parler du but ultime de ces camps, à commencer par les activités très "spéciales" du médecin chef d'Auschwitz.

En 1949, le nom de Mengele est mentionné au cours de l'instruction des procès de criminels de guerre nazis.

Mengele est condamné à mort par contumace lors de ce procès de Nuremberg ; « contumace » au sens étymologique n'est pas très éloigné du terme actuel "d'enflure", pour un être comme Mengele, je trouve la formule bien trop sympathique...

Au début de l'hiver 1942, les gouvernements des puissances alliées annoncèrent leur détermination de punir les criminels de guerre nazis ; le 17 décembre 1942, les dirigeants des États-Unis, de Grande-Bretagne et d'Union Soviétique publièrent la première déclaration conjointe mentionnant officiellement l'extermination en masse des Juifs européens et décidant de poursuivre en justice les responsables de violences à l'encontre de populations civiles.

La Déclaration de Moscou d'octobre 1943, signée par le président Américain Franklin D. Roosevelt, le Premier Ministre Britannique Winston Churchill et le dirigeant Soviétique Joseph Staline, stipulait qu'après l'armistice, les individus jugés responsables de crimes de guerre seraient extradés dans les pays où les

actes avaient été commis, et jugés d'après les lois de la nation concernée.

Les grands criminels de guerre, dont les crimes n'étaient pas circonscrits à un lieu géographique précis, seraient passibles de peines infligées conjointement par les gouvernements alliés.

Le procès des principaux responsables Allemands devant le Tribunal Militaire International (TMI) se déroula donc à Nuremberg. Ce fut le plus célèbre des procès devant des juges représentant les puissances alliées.

Entre le 18 octobre 1945 et le 1er octobre 1946, le TMI jugea 22 « grands » criminels de guerre accusés de complot, de crimes de guerre et de crimes contre l'Humanité. Le tribunal définit les crimes contre l'Humanité comme étant des « assassinats, exterminations, asservissements, déportations ou persécutions pour des raisons politiques, raciales ou religieuses ».

Sous l'égide du TMI, les tribunaux militaires américains menèrent, à Nuremberg, douze autres procès d'officiers supérieurs allemands. Ces procès sont souvent désignés collectivement par l'expression « autres procès de Nuremberg ».

Les membres de la Gestapo (police secrète de l'État Allemand), les SS, ainsi que des industriels Allemands furent jugés pour leur rôle dans l'application des lois de Nuremberg : « aryansisation », assassinats en masse de Juifs dans les camps de concentration, meurtres perpétrés par les *Einsatzgruppen* (unités mobiles d'extermination), déportations, travail forcé, vente de Zyklon B et expériences médicales dont Mengele fut friand.

L'immense majorité des procès pour crimes de guerre après 1945 impliquait des fonctionnaires et des officiers de rang inférieur : gardes et commandants des camps de concentration, policiers, membres des *Einsatzgruppen* et médecins qui avaient participé à des expériences médicales. Ces criminels de guerre furent jugés par des tribunaux militaires dans les zones Britannique, Américaine, Française et Soviétique de l'Allemagne et de l'Autriche occupées, ainsi qu'en Italie.

Voyant le danger d'une nouvelle arrestation et condamnation à mort, Josef Mengele émigre à Buenos Aires grâce à une filière du Vatican. Profitant de nombreux soutiens parmi les ex-nazis vivant en Argentine, ainsi que parmi les péronistes, il en profite pour introduire une instance de divorce envers sa

femme pour épouser la femme de son frère Karl tué sur le front Russe. L'écroulement du régime des Péronistes l'oblige à trouver de nouveaux moyens pour subsister.

Le 5 juin 1959, sous l'impulsion de Simon Wiesenthal, le procureur de Fribourg lance un mandat d'arrêt international contre lui. Informé à temps, *l'ange de la mort* s'enfuit vers le Paraguay où il se met sous la protection d'Alfredo Stroessner, dictateur du pays qui lui donne la nationalité paraguayenne.

Le plus invraisemblable, c'est que ce nazi condamné pour crimes de guerre contre l'humanité, recherché par tous les services secrets, voyage en Europe en toute impunité ; en 1959, on l'aperçoit à Günzburg en Allemagne aux obsèques de son père, en 1963, il fête Noël en Italie à Milan où il rencontre son fils, Karl Heinz Mengele ; en 1964, on le retrouve dans le Tyrol autrichien où il passe quelques jours de vacances. A la suite d'une violente campagne contre lui, Mengele repart néanmoins au Paraguay car il craint un enlèvement par les services secrets Israéliens du Mossad. Le médecin vécut un temps sur une base militaire isolée sur le fleuve Panama non loin des chutes d'Iguazu en pleine forêt tropicale.

Finalement Mengele se rendit de nouveau au Brésil où il vécut à Sao Paulo.

Il décédera en 1979 à Bertioga d'une crise cardiaque alors qu'il se baignait dans un lac. Des prélèvements effectués en 1985 sur son cadavre présumé levèrent tous les doutes sur son identité. La véritable injustice est que ce nazi s'est soustrait à la justice des hommes...

Il a continué à vivre pendant 34 années sans avoir rendu de compte à un tribunal international pour les tortures et les expérimentations atroces infligées à des milliers de victimes au camp de concentration d'Auschwitz Birkenau de mai 1943 à février 1945.

Et ce malgré les services secrets et le fait que Mengele soit inscrit à l'époque sur la liste des nazis soupçonnés de crimes de guerre les plus recherchés de la planète, publiés par le Centre Simon Wiesenthal ; ce Centre fondé en 1977, dont

le siège est installé à Los Angeles aux Etats-Unis, a des antennes à Jérusalem, en Israël et en Europe notamment.

Le Centre Simon Wiesenthal est une Organisation Non Gouvernementale (ONG) reconnue par les Nations Unies et l'Unesco ; elle tire son nom de Simon Wiesenthal, ancien architecte Autrichien qui a perdu de nombreux membres de sa famille lors de la Shoah, et qui a ensuite mené un combat pour traquer les nazis qui s'étaient enfuis au moment de la chute du III^e Reich.

L'unique objectif de ce Centre est de retrouver les nazis encore vivants pour les amener devant un tribunal de justice international. Pour le cas de Josef Mengele, ce fut un échec notoire.

Le fait que Mengele ait pu ainsi voyager sans être capturé reste un mystère qui me laisse perplexe et en colère !

Alors que le groupe et mon hôte polonais continuent la visite de ce sordide hôpital, sous les propos du guide, je reste plongé dans la mémoire de ces fuyards, lâches, du régime nazi.

Parmi les autres "célèbres nazis" en fuite, je me souviens d'Aloïs Brunner et d'Aribert Heim notamment.

Aloïs Brunner a un lien direct avec Auschwitz. Il rejoint le parti nazi à l'âge de 19 ans et devient rapidement l'un des acteurs de la solution finale aux côtés d'Adolf Eichmann.

Il est jugé responsable de la déportation vers les camps d'extermination de 47 000 juifs Autrichiens et de 43 000 juifs Grecs mais il fut aussi chef du camp de Drancy dans la banlieue parisienne où il a fait déporter 25 000 juifs français ou résidents en France à Auschwitz.

Comme Mengele, il fuit à l'étranger et prend exil en Syrie vers 1954 où il fut embauché comme conseiller du gouvernement. Il aida la Syrie à mettre en place des techniques de torture dans les prisons Syriennes. Cette même année, il fut une première fois condamnée à mort par contumace en France.

Il fut traqué sans relâche par Simon Wiesenthal mais trouva un refuge sécurisé à Damas dans la capitale Syrienne où il était connu sous le nom de « Dr. Georg Fischer » ou bien Ali Mohammed. L'Allemagne et d'autres pays ont réclamé sans succès son extradition.

En août 1987, Interpol lança un mandat d'arrêt international à son encontre. En 1995, le procureur de l'Allemagne annonça une récompense de 333 000 dollars pour toute information qui permettrait son arrestation.

Alois Brunner perdit un œil et plusieurs doigts en recevant des lettres piégées qui lui furent adressées par le Mossad. En décembre 1999, des rumeurs firent état de son décès durant l'année 1996, mais vites contredites par des journalistes Allemands qui ayant fait un séjour en Syrie, affirmèrent qu'il était toujours vivant et qu'il séjournait à l'hôtel Méridien de Damas. Même le très efficace et redoutable service secret Israélien n'est pas arrivé jusqu'à lui, cela me semble invraisemblable.

Le 2 mars 2001, il fut condamné à nouveau en France par contumace pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité, la peine prononcée fut la condamnation à vie. Il est probablement mort en Syrie depuis ; lui aussi a réussi à échapper à la justice des hommes, des vrais.

Quant à Aribert Heim, lui s'est échappé au Caire en Egypte; à chacun sa destination de villégiature.... Heim, de nationalité Autrichienne, était le médecin SS ayant exercé dans les camps de concentration de Buchenwald et de Mauthausen où il est soupçonné d'avoir pratiqué la vivisection sur des prisonniers. Heim, criminel de guerre nazie en fuite, triste homologue de Mengele, est recherché comme tel par les polices Allemande, Autrichienne et Espagnole ainsi que par le Centre Simon Wiesenthal. Il sera présumé mort au Caire le 10 août 1992, lui également échappant à un tribunal de justice.

Triste sort... me dis-je, perplexé.

Je reviens à la réalité, j'en ai assez entendu, je quitte les lieux sur le champ mais pour le sous-sol, c'est à dire la suite du bal des horreurs.

On se croirait dans un mauvais scénario de film « gore » tellement ce qui nous est exposé semble édifiant. Je n'avais même pas imaginé un seul instant avant de venir en cet endroit, que l'homme aurait tant d'ingéniosité et d'inventivité dans la terreur et la délectation de la mise en souffrance par la torture.

En cet instant, j'ai la conviction qu'un tel être humain est bien pire et plus cruel qu'un animal qui agit par instinct de survie. Les nazis dans leur folie de destruction, de haine, ont torturé par perversion et plaisir sadique, la nuance est de taille, elle marquera l'histoire.

La visite du sous-sol humide, étroit et voûté de ces caves où furent entassés des prisonniers, offre aussi un spectacle des plus surprenants. On y croise des cellules de toutes tailles et de formes incongrues, des outils des plus menaçants comme des broches, des pinces, des objets électrifiés, bref tout un arsenal pour torturer en silence et à l'abri des regards.

Une fois de plus, je suis horrifié par tout ce que je vois, j'ai le sang glacé par tant d'abominations, des frissons traversent ma peau, c'en est trop.

J'ai voulu venir à Auschwitz pour voir et comprendre.

J'ai vu, j'ai entendu mais je n'ai toujours pas compris autant de détermination et de zèle dans l'horreur, cela dépasse mon entendement.

Mais le guide n'en a pas encore terminé avec ses explications, il met une dernière touche et parachève la liste des personnes tristement célèbres de ce camp, et non des moindres puisqu'il s'agit de Rudolf Hoess (ou Höß), le premier commandant d'Auschwitz, le plus vaste des camps du système nazi par l'étendue et le nombre de tués.

Fils d'une famille catholique de Baden Baden, son père nourrit le souhait de voir son fils devenir prêtre et l'éleva dans ce but avec autorité ; Hoess voit l'arrivée de la guerre avec beaucoup d'enthousiasme et s'engage dans sa ville comme brancardier des blessés du front.

Après la mort de son père, Höß s'engage en août 1916 dans l'armée, plus précisément dans la cavalerie chez les Dragons. Il s'inscrit au parti nazi comme SA en 1922.

Ayant participé au meurtre du communiste Walter Kadow, il est alors condamné à dix ans de prison, mais est libéré en 1928 grâce à une amnistie (?). C'est notamment ce séjour en prison qui conduira Heinrich Himmler, chef des armées du Reich, bras droit d'Hitler, à le choisir pour diriger le camp d'Auschwitz Birkenau.

Cet emprisonnement fera de lui un expert dans la psychologie des prisonniers, c'est de lui que viendra l'idée de maquiller les chambres à gaz en douches pour que les « gazages » se fassent sans rébellion de la part des détenus.

À la suggestion d'Himmler, il intègre la section des SS en 1934, dont il devient membre le 1er décembre du *Tokenkopfverbände*, l'unité "tête de mort". Il sert alors au camp de Dachau en Allemagne.

En 1940, devenu membre des Waffen SS, littéralement « arme de l'escadron de protection » qui fut la branche militaire des SS (conçue à l'origine par Himmler comme une armée politique, uniquement constituée de nationaux-socialistes convaincus, soumis à de sévères critères de sélection notamment basés sur les théories raciales nazies), Hoess est nommé commandant du camp d'Auschwitz le 1er mai 1940 ; il y restera jusqu'au 1er décembre 1943.

Puis, il y sera de nouveau en poste entre mai et septembre 1944, quand la déportation massive des Juifs Hongrois portait la machine de mort à son plus haut rendement. Rudolf Hoess mit en œuvre l'élimination industrielle des déportés juifs en utilisant le produit chimique Zyklon B dans un ensemble de chambres à gaz, doublées de fours crématoires destinés à détruire les corps.

Il met en place un premier camp (dit Auschwitz 1) puis un second (dit Auschwitz 2 Birkenau) qui sera celui de l'extermination massive des populations juives d'Europe. Jusqu'alors (dans d'autres camps notamment), les gazages étaient effectués avec des gaz d'échappement. La mise en place de la tuerie de masse à Auschwitz 2 marquera un tournant décisif dans l'application de la solution finale.

Hoess supervisa également aux côtés de Mengele les traitements inhumains et meurtriers infligés dans son camp aux résistants notamment Polonais, aux Tziganes mais aussi aux prisonniers de guerre Soviétiques, aux « asociaux » et aux victimes d'expériences pseudo médicales.

Rudolf Hoess est jugé responsable de la mort de près d'un million d'êtres humains dont près de 90 % de Juifs.

Capturé le 11 mars 1946 par la police militaire Britannique, il témoigne au procès de Nuremberg contre deux officiers SS Ernst Kaltenbrunner et Oswald Pohl ainsi que contre la firme chimique IG Farben : cette entreprise Allemande fabriqua à Auschwitz les produits chimiques nécessaires aux gazages des détenus.

Ces deux nazis travaillaient à la WVHA (SS-Wirtschafts - Verwaltungshauptamt), sorte de département économique et administratif de la SS, qui en réalité, était le bureau du gouvernement dont la mission était de diriger les camps de concentration et d'extermination. De fait, la principale accusation portée contre Ernst Kaltenbrunner et Oswald Pohl est leur participation active dans l'administration de la solution finale.

Ernst Kaltenbrunner, le plus connu des deux, fut nommé en janvier 1943, en succession d'Himmler, chef du SD, service de sécurité et de la RSHA (*Reichssicherheitshauptamt*), véritable police de sécurité. A cette date, les *Einsatzgruppen*, véritables troupes d'élites de la mort, responsables de 600 000 exécutions à l'arrière du front Est, étaient directement sous les ordres de Kaltenbrunner, ainsi que la Gestapo.

Kaltenbrunner fut capturé en 1946 par les Britanniques, transféré au Royaume-Uni pour y être interrogé, puis accusé de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité au Procès de Nuremberg ; comble de l'audace, lors du procès, il nia toute responsabilité, refusant même de reconnaître sa propre signature sur des documents accablants !

Condamné à mort, il est pendu le 16 octobre 1946 et aura pour derniers mots « Allemagne, bonne chance ».

Quant à Oswald Pohl, moins connu mais tout aussi tortionnaire, il est en 1939, chef de l'Office Central d'Administration et d'Économie qui fait partie de la SS,

et de l'Office Central de la Construction au Ministère de l'Intérieur du III^e Reich.

Le 1er février 1942, ces deux organismes sont regroupés sous le nom de WVHA que dirige alors Pohl.

Cet organisme a pour tâche l'organisation des camps de concentration (logements, nourriture, soins médicaux) mais aussi l'exploitation de tout ce qui provenait des Juifs depuis les camps. Pohl est promu Général de la Waffen SS en avril 1942 mais en 1944 on retire des mains de Pohl l'administration des camps de concentration pour confier celle-ci au Ministère de l'Armement. Oswald Pohl reste en charge de l'administration de la Waffen SS jusqu'à la fin de la guerre.

Après la défaite Allemande, Pohl se cache en Bavière, puis près de Brême. Il est capturé par les troupes Britanniques en mai 1946 et est jugé par un tribunal militaire du 8 avril au 22 septembre 1947 où il est accusé de crime contre l'humanité, de crime de guerre et d'avoir été membre d'une organisation criminelle.

Oswald Pohl est condamné à mort le 3 novembre 1947 et pendu le 7 juin 1951 à la prison de Landsberg en Allemagne.

Après ces accusations et le procès de Nuremberg, Rudolf Hoess est transféré aux autorités Polonaises le 25 mai 1946. Il est jugé par le tribunal suprême de Pologne du 1er au 29 mars 1947. Condamné à mort le 2 avril, son exécution par pendaison a lieu le 7 avril 1947, comme tout un symbole, près du Crématorium du camp d'Auschwitz 1 et de la maison qu'il a occupée avec sa famille durant toutes les années pendant lesquelles il a dirigé le camp.

Cet homme, pendant son interrogatoire, ne se croyait en aucun cas coupable et répétait constamment que c'était un ordre et qu'il avait obéi. Comme il a été écrit « Les mémoires de Rudolf Hoess lors de son procès, constituent un document historique d'une importance reconnue pour la connaissance de la Shoah, de l'univers concentrationnaire et de la mentalité des bourreaux ».

D'autres procès eurent lieu bien heureusement, en Allemagne de l'Ouest, plusieurs nazis furent condamnés à des peines légères, sous prétexte qu'ils avaient obéi aux ordres de leurs supérieurs, ce qui fut considéré comme une circonstance atténuante. Un certain nombre de criminels nazis reprirent rapidement une vie normale dans la société Allemande, notamment dans le monde des affaires.

Les efforts des « Chasseurs de nazis » (comme Simon Wiesenthal et Beate Klarsfeld) ont permis la capture, l'extradition et le jugement d'un certain nombre de nazis qui s'étaient enfuis d'Allemagne après la guerre. Le procès d'Adolf Eichmann, organisé à Jérusalem en 1961, captiva le monde entier.

De nombreux criminels de guerre ne furent cependant jamais jugés ou punis. La chasse aux criminels de guerre nazis continue, encore aujourd'hui.

Tous ces bourreaux nazis qui hantent mon esprit, dont certains ont échappé à la sentence des hommes, quelle injustice...

Je suis sorti de ces salles obscures, écoeuré, complètement abattu, sans voix...
J'ai délaissé le groupe, je continue seul.

Je marche la tête baissée, l'âme en peine et en souffrance. On entend le bruit de mes pas sur le gravier, le silence se fait toujours pesant à Auschwitz - Birkenau. De temps à autre, le sifflement d'un oiseau perché sur un fil barbelé, comme un clin d'œil de l'histoire, vient briser ce silence religieux.

Et puis, jamais très loin, quand on lève les yeux dans le ciel d'Auschwitz, il y a les barbelés, toujours ces damnés fils de fer... et les guérites où les soldats SS s'amusaient au tir au pigeon pour passer le temps.

Je me dis encore et encore qu'il fallait un courage incroyable ou du moins une désespérance telle pour en arriver à se jeter dans des fils de fer électrifiés...

Je n'ai plus de mots, mon mal de tête est passé dans la matinée mais j'ai la gorge serrée.

Il me semble que je n'ai plus de baraques à "visiter", je continue à errer sur les allées qui bordent les bâtiments, j'hume l'air et regarde le ciel Polonais.

Je me retrouve dans une cour, je regarde le plan à tout hasard pour me situer.

Tiens, la cour des fusillés et des pendus : c'est le pompon !

En plus des brimades, des humiliations, des sévices, des tortures, il fallait aussi y rajouter les fusillés et les pendus, j'avais omis que cela ne suffisait pas au tableau d'horreur, il manquait cette petite touche finale...

Je regarde le mur, noir, si noirci par la honte.

Je le fixe, le défie, longtemps... J'imagine ces pauvres gens affamés, usés, frigorifiés, terrorisés, et en un dixième de seconde, le bruit des coups de feu qui vient sonner le glas.

C'est fini, leur calvaire s'achève, paix à leurs âmes.

Je sors de cette cour, je n'ose plus regarder le plan, que va-t-il m'annoncer encore ?!

Je songe toujours aux détenus, sont-ils tous au-dessus de moi en train de me surveiller, d'épier mes mouvements et mes réactions, je leur dois respect et honneur.

J'espère très sincèrement ne pas les avoir trahis et me promets de transmettre aux générations futures le témoignage de ce que j'ai vu sur cette terre sans dessus-dessous, maculée de sang.

En continuant mes allées et venues dans le camp, sans véritablement savoir où je me dirige, je me repose certaines questions essentielles :

Où est le sens de cette extermination, pourquoi tant d'acharnements ?

Une propagande politique, un fanatisme et une approche guerrière exacerbée ne suffiraient pas à l'expliquer ; il y a vraisemblablement des dérapages de masse, engendrés par de la folie à grande échelle et de la haine accumulée pendant des décennies, pour aboutir à cette tragédie.

Ma quête de réponse voit sa fin, enfin je le crois, celui d'une certaine naïveté et croyance en l'homme.

J'arrive à une extrémité du camp et me trouve face à un bâtiment ; je me décide tout de même à regarder mon plan qui se promène de main en main, j'ai un doute sur là où je crois être.

Il y a quelques mètres devant moi des barrières et des tas de sable.

Il se peut que des travaux aient été effectués récemment et que le plan ne soit

plus tout à fait conforme.

Peu m'importe, je continue vers ce bâtiment car j'ai le sentiment qu'il y a des choses cruciales à y voir.

La lecture du plan m'informe d'une précision essentielle.

Je tressaille !

Si je ne me suis pas trompé sur ce qu'il indique, cet endroit devrait être l'emplacement de l'un des premiers crématoires du camp d'Auschwitz I.

On appelle crématoire un ensemble de bâtiments qui comprenaient à la fois une salle de déshabillage, des chambres à gaz ou salles de douche et les fours crématoires.

Mais j'ai un réel doute, je ne sais plus trop, je suis très embêté, le lieu est suffisamment chargé en symboles pour ne pas me tromper.

Il n'y a décidément personne aux alentours et le lieu demeure bien silencieux.

Pour accéder au bâtiment fait de béton gris, noirci par le temps, il faut descendre un escalier.

Je décide de m'y aventurer, toujours seul et sans prendre réellement conscience de là où je me situe.

Je décide donc de descendre, les jambes légèrement chancelantes, je m'approche de la porte entrouverte, il fait noir, l'air est humide, je ne sais pas où je me dirige.

Dans l'obscurité totale, ma main tâte le mur.

Dans un premier temps sur ma gauche, puis sur ma droite, non finalement sur ma gauche, je touche le mur mètre après mètre, cherchant instinctivement, je ne sais pourquoi, un interrupteur pour allumer la lumière.

Il fait si noir.

J'ai le souffle court, je ne sais pas où je suis.

J'avance lentement dans cet air comprimé, ma main accompagnant doucement le mur et là je touche un objet, ce doit être l'interrupteur.

Mécaniquement, j'appuie sur ledit bouton et par magie j'allume la lumière centrale de la pièce !

Je suis surpris par mon geste, gêné par la lumière qui jaillit de la lampe.

Mon émotion est double :
Stupeur, j'ai compris, je sais où je suis.

Je me trouve dans la salle des douches du crématoire, d'où la sensation d'humidité.
Je ne m'attendais pas à cela de suite, de cette manière, je reprends ma respiration
et ouvre grands les yeux.

Silence terrible...
J'ai le souffle coupé.

Je vois un homme à terre, à demi assis à deux mètres de moi...
Je reconnais immédiatement qu'il est juif à sa longue barbe, il porte une kippa
sur la tête.
Je suis très mal à l'aise.
Je le regarde fixement, m'excuse en bredouillant quelques mots.
Il ne me répond pas, me regarde droit dans les yeux !
C'est insupportable, je ne sais que faire.

Afin de me donner de la force et de reprendre conscience, c'est absurde mais je
repenne alors à des scènes de films qui me traversent l'esprit, « Nuit et
brouillard », « de Nuremberg à Nuremberg » et le documentaire sur « la
Shoah ».
Par respect, j'étouffe ces images et éteint la lumière.

Il fait de nouveau noir.

Mais désormais je discerne l'homme assis tout près de moi.

Après un épais silence, il me remercie en anglais tout en restant inerte.
Sa position me fait penser qu'il est prostré comme s'il voulait partager la
souffrance de ceux qui nous ont précédés en ce lieu.
Il reste ainsi une ou deux minutes, le temps me paraît alors si long et difficile à
supporter, la situation est cocasse.
Je reste tout comme lui, figé, inerte puis la lumière se rallume.

C'est lui qui s'est relevé, je ne l'ai pas vu se mouvoir.

Il est à l'autre bout de la pièce, il me regarde puis prend une photo du lieu !
Etonnant scénario qui me laisse pensif.
Le fait qu'il ait pris une photo, bizarrement, me rassure...

Je découvre maintenant distinctement la pièce, la regarde sur 180 degrés ; elle doit être d'une superficie de moins de cinquante mètres carrés, la hauteur de plafond atteignant à peine les deux mètres.

Elle est vraiment insignifiante, à combien étaient-ils entassés là-dedans, me demandais-je, infiniment tout bas.

Je m'étais fait aussi d'autres schémas dans ma tête sur ce lieu symbolique.
Peu importe...

Avant qu'il ne disparaisse vers la pièce voisine, je le scrute de la tête aux pieds, le salue une dernière fois.

Il me semble relativement jeune, il est vêtu d'un jean.

J'ai le sentiment que c'est un Israélien mais n'en suis pas sûr.

Je guette le moindre de ses mouvements, tel un automate.

En réalité, je suis tétanisé, je n'ose bouger et attend de le voir sortir.

Il sort !

Je me retrouve seul dans la pièce, je la scrute encore, pleinement, comme lui, j'hume l'air.

Je regarde en détail les douches qui datent d'une autre ère, elles sont rouillées par les décennies. C'est horrible de se dire que tant de gens sont morts ici, en cet endroit même où je me situe, gazés.

Ga-Sés - le mot résonne dans mon crâne, longuement, jusqu'à s'échapper et fuir. Cette salle semble si anodine, rien en effet ne laisse présager que des gaz vont entrer. Rudolf Hoess, suite à ses années de détention en prison, avait en effet bien fait le tour de la question et calculé son coup.

Maquiller à ce point le scénario... : quelle terrible fin pour ceux qui croyaient prendre une douche, et qui en l'espace de quelques minutes, s'étouffaient en respirant de gaz toxiques. Pouvaient-ils s'en apercevoir, y avait-il des indices ?

Non, par lâcheté et organisation minutieuse du crime de masse, tout était orchestré de « main de maître », jusqu'aux moindres détails.

Je regarde autour de moi.

... Si, moi qui le sais, j'aperçois les petites fentes sur les murs par lesquelles le gaz devait entrer. Les murs sont sales, le sol est tâché, est-ce du sang, je ne sais pas.

Je me dis qu'il est tâché à jamais de l'horreur humaine.

Passée l'émotion de ce moment si particulier et intense, à mon tour, je sors de la pièce de l'autre côté et me trouve face aux fours crématoires.

Je suis une nouvelle fois surpris et désarçonné, cela fait beaucoup pour une seule et même journée, me répété-je tout bas...

Les fours semblent si petits. Dans un premier temps, je ne comprends pas... Comment pouvait-on mettre des corps dans de si petits fours ?!

Je n'ai pas envie de me faire des schémas dans la tête car c'est insupportable, rien que d'y penser mais j'ai néanmoins l'envie de comprendre, une fois de plus. Je sais que la curiosité a parfois des limites à ne pas dépasser, il suffit d'en être conscient et de connaître cette frontière dangereuse.

Les fours sont devant moi. Je reste à distance et les fixe.

C'est bizarre mais ils me paraissent même faux l'espace d'un instant car cela ne semble pas être du domaine humain.

Je chasse aussitôt cette pensée de mon esprit, repris de suite par la réalité accablante des lieux.

En me rapprochant, je réalise que le four et ses équipements ont finalement bien été conçus par ces animaux SS.

De toute façon, me dis-je, à ce stade de la machine destructrice nazie, l'horreur n'a plus de nom ni de limites, si ce n'est une utilisation rationnelle et réfléchie de ces conséquences, l'exploitation maximale de l'extermination de masse.

La particularité de l'extermination mise en place par Rudolf Höß a été d'utiliser le Zyklon B. Les tous premiers essais de gazages au Zyklon B (acide prussique dont l'utilisation normale était celle d'insecticide) ont lieu d'abord à Auschwitz 1, là où je me trouve, fin 1941.

Au printemps 1942, les déportations en masse commencent et Höß met en place deux lieux de gazage provisoires à Birkenau avant de faire construire au printemps 1943 quatre crématoires supplémentaires.

Höß a de fait, sur ordre d'Hitler, organisé la solution finale à Auschwitz en améliorant ses méthodes entre la fin 1941 et le printemps 1943.

Le but très clairement affirmé par les hautes autorités nazies en était le meurtre de masse d'un maximum de Juifs en un minimum de temps.

Je reste encore de longues minutes à tourner autour des huit fours crématoires (groupés deux par deux, quatre de chaque côté, se tournant le dos) à essayer une dernière fois d'analyser et de donner des réponses à toutes mes interrogations. Ils sont aussi complètement rouillés mais semblent intacts; je ne suis pas connaisseur mais on dirait quelque part du matériel de chaudronnier; s'il avait pu servir à cela...

Je sors de cette ultime pièce de la barbarie.

Je me retrouve dehors, je suis ébloui par la clarté du jour, la lumière de cette belle journée d'août reprend le dessus.

En me retournant sur le crématoire, j'aperçois la cheminée par où devaient sortir les fameuses insupportables fumées.

Elle ne me semble pas si imposante que ce que j'avais imaginé, elle me fait front, je me retourne pour ne plus l'apercevoir, la chasser de mon horizon.

Je suis dans mes pensées.

Il est l'heure de repartir.

Je rebrousse chemin. J'aperçois de nouveau les clôtures en barbelés, les guérites.

Je m'étonne à certains instants à marcher d'un pas rapide, presque en courant, sur l'allée centrale qui mène à l'entrée du camp, comme pour mieux fuir les lieux...

Arrivé devant le fronton paré de son odieux slogan *Arbeit macht frei*, une dernière surprise m'attend : Un car de touristes asiatiques, Chinois ou Japonais, je ne sais, vient d'arriver.

Ils sont bruyants, joyeux, distraits.

Je dévisage mon hôte polonais, il est là, il m'attend. A la vue de ces touristes peu

scrupuleux, nos regards complices se croisent, nous nous comprenons en un instant, nous avons la même pensée.

Je lui chuchote quelques mots, tout bas, près de lui, et je m'aperçois que des larmes ont dû couler durant son chemin de croix, ses yeux sont lumineux. Sa mémoire a dû lui faire défiler des images du passé ; à cet instant, je suis intimidé et me demande si c'est une bonne chose ou pas d'être venu avec lui en ce lieu, mais je le sens serein comme libéré d'un poids, plus léger ; cela me rassure et me fais du bien. Cette noble pensée est vite balayée et rattrapée par le vacarme ambiant...

Ils en ont le droit bien évidemment mais je ne trouve pas cela très respectueux. Je grogne et chuchote de nouveau...

Puis dans un mouvement de foule, ils s'attourent devant l'entrée du camp et font une photo de groupe comme s'ils étaient dans un parc d'attraction !

Nous ne sommes pas à Disneyland, murmuré-je, interloqué et choqué par cette scène !

Passant devant eux, je les regarde fixement d'un air mauvais mais cela ne semble pas les ennuyer et les interpeller le moins du monde.

C'est peut-être moi qui suis trop respectueux des lieux et du devoir de mémoire, finalement.

Je m'arrête, me retourne pour fixer les lieux une dernière fois et me les graver à jamais dans ma mémoire.

Peut-être que plus tard, dans quelques années avec mes enfants, je reviendrai ici comme une mission pour un énième pèlerinage, c'est ma conscience qui en décidera.

Dans dix jours, je serai dans un autre lieu fortement chargé en symbole, la capitale Allemande, Berlin, qui vit actuellement des jours de gloire et de joies, avec la chute du Mur. Les pierres tombes, les masques aussi...

Mais c'est là aussi que tout a commencé, me dis-je, en refermant les yeux sur le camp d'Auschwitz Birkenau.

En ce jour, que d'émotions vécues, que de choses apprises et de réponses à toutes mes interrogations. Que de leçons à retenir pour moi et les générations à venir.

A cet instant, je ressens une mission, celle qu'un jour je devrais écrire sur la Shoah pour laisser une trace, aussi petite soit-elle, afin d'apporter une pierre à l'édifice et mettre de la lumière sur les visages de tous ces Inconnus massacrés par la folie et la haine de certains hommes.

Pour sûr, Oswiecim m'a marqué à jamais, mon esprit en est ressorti grandi, ma conscience éclairée.

Cyril SUQUET © Avril 2009